

L'AVANT-SCÈNE

théâtre

L' A C T U A L I T É

□ Scènes que j'aime

par Danielle Dumas

Joyzelle de Maurice Maeterlinck au Centre de Wallonie-Bruxelles.

Maurice Maeterlinck écrit cette pièce en 1903, elle ne fut jamais jouée, et paraît-il jamais publiée, puisque André Juliens l'a retrouvée sous forme de manuscrit. Il nous dit qu'à cette époque Maeterlinck en a fini avec le symbolisme né par réaction au naturalisme. Je n'en suis pas si sûre. Car cette fable de l'amour fou et fidèle rappelle un peu *Pelléas et Mélisande*. Sauf que là, les amants seront réunis.

Dans une île étrange, un jeune homme naufragé, Lancéor (Xavier Beja), jeune homme moderne vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, rencontre une jeune fille naufragée elle aussi : Joyzelle (Isabelle Maudet) vêtue de mousseline blanche. Ils se retrouvent prisonniers du seigneur du lieu : Merlin (Bruno Sermonne) et de son double féminin Arielle (Petra Maria Grün). Ceci se passe bien sûr, avant que la fée Viviane ne rende Merlin prisonnier.

Au centre du décor, se dresse un genre d'arbre creux ou de menhir, et au sol une roche plate, sorte de lit ou de pierre tombale veillé par une coulure de lave, tout est gris-bleu, comme la mer au loin, comme le ciel, comme *L'Oiseau bleu*, en somme. Des phrases musicales, au violon soulignent les gémissements des

âmes, la plainte des sentiments qu'on voudrait anéantir. Les jeunes gens qui tombent amoureux l'un de l'autre au premier coup d'œil devront subir des épreuves, d'abord celle de la séduction : Arielle veut montrer les faiblesses des hommes et attire Lancéor dans ses bras. Puis ce sera celle de la répudiation : Lancéor rejetant l'amour de Joyzelle, celle de la fidélité de Joyzelle, jusque dans la mort apparente de Lancéor. L'amour triomphe de tout, surtout au théâtre, et Lancéor retrouvera dans Merlin son propre père, Joyzelle déjouera tous les pièges et sera la vierge promise à Lancéor. Tout finit bien sauf pour Merlin qui doit partir accomplir sa destinée, car pour être enchanteur, on n'en est pas moins un jouet dans les mains du destin.

Tout se déroule comme un très beau songe, et il est heureux, qu'après la très belle *Princesse Maleine* mise en scène par Jean-Claude Drouot, jouée il y a quelque temps à Paris, on se souvienne de celui que ses amis appelaient « le grand taiseux », et qui ne parlait que de la beauté de l'Amour. ■

Les Temps Modernes

DU THÉÂTRE À LA RÉALITÉ, LES PLATEAUX
MICHELINE SERVIN

Joyselle de Maurice Maeterlinck, mise en scène d'Antoine Juliens au Centre Wallonie-Bruxelles.

Cinq ans avant *L'Oiseau bleu*, en 1903, le futur prix Nobel de littérature achève une pièce qui présente plus d'une filiation avec diverses œuvres dont *La Tempête*, de Shakespeare. *Joyselle*⁷.

Sur une île, apparemment déserte, dans un château... Merlin, un devin, flanqué d'Arielle, esprit invisible au commun des mortels, apprend que son fils Lancéor mourra s'il ne rencontre une vierge capable de s'opposer aux injustices de quelque nature qu'elles soient, d'inspirer un amour absolu. Joyselle est cette femme qui se prend d'amour pour Lancéor. De même que dans toutes les quêtes : des épreuves, des duplicités, des illusions trompeuses. Joyselle vaincra Merlin après avoir traversé la trahison et côtoyé la mort.

Ce n'est pas une grande œuvre. Toutefois elle offre des réflexions sur des valeurs dont il est commode de se moquer mais qui demeurent valables : la puissance de l'amour et de la volonté, les méfaits de la lâcheté, du mensonge et ceux du désir d'asservir.

Antoine Juliens a écrit une mise en scène qui se garde de l'illustration et de l'emphase, abordant les situations dans leur concret, leur âpreté, leur simplicité.

Un décor symbolique certes – un monticule, un grand arbre aux racines sinueuses – mais avec mesure, de Bernard Legoux; une musique de Michel Musseau, en soutien et suggestion. L'œil et l'ouïe, à leur aise.

Jouer Maeterlinck aujourd'hui ne va quand même pas de soi, de surcroît lorsque le texte relève de la poésie. Bruno Sermone possède la stature et le phrasé d'un enchanteur type et Xavier Beja ne possède pas la fougue nécessaire à Lancéor, certes, mais Petra Maria Grünh offre à Arielle un prosaïsme charnel intéressant et Isabelle Maudet à Joyselle une foi dans son idéal, un courage portant masque de la réalité, une sensualité latente, bien venus.

Un spectacle de bonne tenue intellectuelle qui livre un texte pour ainsi dire inconnu et ne craint pas de tisser les élans des sens avec ceux de l'âme, l'idéal et le concret, ainsi dans les relations troubles entre un père et son fils, le fantastique et le réel. Des images suggestives, des incitations à méditer, sans complaisance. Un de ces spectacles, finalement rares, qui offre un plaisir authentique.

7. Edition les Eperonniers, Bruxelles, 1992.